

les princes de

L'ART ÉTEINT

Ce qui, du mot, fait un empire, d'un mot, peut le détruire. juin 2017, numéro 3

PAS BEAU PICASSO

La célèbre phrase de Marshall McLuhan déclarant que le médium est le message est fausse et archifausse.

Le média n'a jamais su rien dire, pas même sa propre nature, il n'est qu'un tuyau, un vase creux qui communique à sens unique. Il y faut du « contenu », même si c'est très peu et qu'il est très exigeant sur la nature de celui-ci selon ses critères strictement techniques, car tout n'est pas compatible avec le ton, le style, le genre que le média exige.

Pablo Picasso n'aura pas été davantage un épisode de la peinture que l'homme sur la lune un moment de la science.

Tous deux furent des instants du média, et rien que de lui, ou presque. Seul un talent parfaitement médiocre pouvait permettre l'ampleur du « phénomène Picasso ». Ce dont le média a besoin doit être fade, ordinaire et creux, en sourdine, pour permettre le clinquant, le tonitruant final obtenu artificiellement.

Picasso fut une sorte de génie de l'adaptation. Il a cultivé l'art du silence éloquent, le regard parlant de l'animal domestique et a étalé beaucoup de peinture avec très peu d'esprit. Un carriériste, un opportuniste qui dut sa dimension à l'amplification journalistique.

Mais quelle amplification ! Livres, magazines, films même, un déferlement en vagues serrées de panégyriques et louanges unanimes où jamais un mot contre le grand homme et l'oeuvre superbe ne se proférait. Et tout le monde n'y voyait que le feu de « l'art », oubliant la besogne de la presse, seule en scène en vérité, verre grossissant sur un badigeon de kermesse. Ce sont des myriades d'artistes moins tapageurs qui ont crevé sous la couche Picasso. Car il en avait une sacrée, de couche. Épaisse et opaque.

Bien sûr, il n'y a pas eu que lui, et il n'était pas tout à fait le premier. Le méchant et sublime Baudelaire sur les innovations de Poe a initié la critique qui inventa l'art industriel – l'esthétique de la propagande. Mais le coup Picasso fut une affaire prospère sans précédent. Plus qu'une pâte à modeler qu'un homme, il se sera coulé avec docilité dans le moule du média en le remplissant à la perfection, tout en sous-teinte sous la fausse majesté. Cette pâte d'homme allait faire école. Beaucoup d'« artistes » ont suivi sur ce coup de main. On ne pourrait les citer tous. C'est devenu une figure imposée de l'art moderne que d'être le créateur idéal dans le projecteur de la démonstration publiée. De venir très exactement dans le cadre sous la bonne lumière. Picasso aura été un comédien, pire, un pitre, comme tout ce qui s'illustre dans la publicité. L'art clownesque. Ça lui va bien, à lui et à son « oeuvre » qui se déclare en plein quand il atteint sa vraie destinée, celle de la voiture Picasso.

La pompe à vélo du média, depuis, a surgonflé des gros génies de l'humanité à la chaîne avec trois fois moins, jusqu'à ce qu'on ne sache plus où les fourrer. Parce que mettre en scène des choses réellement grandes et belles est incompatible avec la vulgarité propre au média, lequel ne peut s'accorder qu'aux choses petites, minables, laides. Aussi, lorsque le média se jette sur des choses vraiment belles qui ne peuvent pas se défendre, les choses du passé par exemple, s'ingénie-t-il à les salir, à les réduire et à les bousiller. À grand coup

MODERNITÉ



NULLE À CITER

des couteaux du recadrage, des commentaires injurieux à force d'être ineptes et qui, sous prétexte d'encenser, insultent. Dans ces cas-là d'ailleurs, il y a quelquefois d'autre que le grand défunt se plaçant à son avantage avec fausse modestie. Chaque fois que vous lirez des phrases superlatives, clamant et se réclamant du magnifique, de l'indépassable, de l'incontournable, chaque fois qu'un hommage retentissant se vocifère sur le ton de la componction la plus atroce, il y a un rusé tapi derrière le rideau qui fait son chemin en piétinant cela même qu'il prétend louer. Ça ne rate jamais. C'est une règle absolue.

Bien sûr, nous ne sommes pas en train d'alarmer, de mettre en garde, de vouloir dessiller nos contemporains sur les affreuses menées d'un monde qui doit changer. Nous ne sommes pas aussi naïf ; seulement beaucoup plus, et pas comme ça. Au contraire, nous voyons bien que l'art devait finir ainsi,

platement, lâchement, dans les mains des usuriers de l'esthétique, les effets de paillettes qui durent encore, même si l'éclat s'en étiole tout en s'exaspérant.

Il faut donc travailler, pour amener les choses à leur accomplissement, à la force de l'ordre de fer médiatique avec plus d'acharnement que jamais. Pas question de faire tomber la cote des faussaires de l'art qui ont fait de la falsification en art le destin que l'art devait connaître. Faux artistes certes, mais vrai destin de l'art. Cette réputation des pauvres clichés protège les créateurs qui surgissent aujourd'hui et qui n'ont plus rien à voir avec cet art éteint, ni avec rien de connu. L'invention se doit à elle-même de sortir vraiment des critères de la convention, même si une tradition secrète la fait scintiller dans une lumière que certains sauront reconnaître et bénir. Les créateurs que voilà peuvent tout transformer à leur guise. C'est le propre de la découverte de faire ce qu'elle veut avec tout ce qui lui tombe sous la main ; au contraire des arts déchu qui transfigurent tout ce qu'ils touchent en déchets soigneusement recyclés. Le prix de la création aujourd'hui, est l'anonymat et la pauvreté, plus que jamais. Nous ne parlons ici que de son contraire.

Les musées du monde peuvent donc tranquillement continuer à s'enorgueillir de posséder les grandes merveilles encensées de la modernité, si révérees. Aucune voix en effet que notre murmure ne viendra prétendre efficacement que ce sont des ordures qui tapissent les cimaises glorieuses de leur soumission aveugle ou de leur cynisme et de ceux qu'ils font régner sur des masses auxquelles ces étranges et inquiétantes représentations, totalement gratuites, hideuses à périr à dessein, dépourvues de sens, insensées au non-sens propre, intimement obéissance absolue. Ces masses ne trouveront jamais le chemin de s'y opposer, et certes très logiquement, puisque c'est leur liberté qui se manifeste là, leurs choix.

Le visiteur de telles décharges d'immondices a même l'inestimable possibilité de décider quelle vieille guenille, quel bout de cadavre racorni lui plaisent davantage, en fonction de ses goûts, de sa personnalité si marquée et si remarquable, comme les commerçants ne cessent de le lui répéter. Jamais assez au goût de ce petit souverain, ce goujat à myriade de têtes impossible à rassasier, entouré d'une cour de flatteurs, microbe qu'il faut aujourd'hui gaver à en crever ; mais les heures ont tourné et les effigies monstrueuses de la superstition culturelle n'atteignent même plus leur cible trop fruste, dictature de ménagères prétentieuses, tombée au-dessous de tout et qui ne hante plus, en guise de temple, que le centre commercial.

PIPI-CACA

L'anecdote du garagiste conservant le chèque signé du maître au lieu de l'encaisser racontait déjà tout de la valeur signale. Oui, le perspicace, le père Spicasso, le perceux-Picasso n'aura signé sa vie durant que des sortes de billet à ordre ; l'art de fabriquer son propre papier monnaie. Le minimalisme et l'art pauvre d'après-guerre, avec la disparition de l'oeuvre, pouvaient y voir du vrai ; les seuls vrais Picasso de celui qui, comme tant, se fit son propre plagiaire pour industrialiser sa production. Vasarely plus tard fut célèbre pour acheter et signer les objets que des peintres moins chanceux que lui exécutaient dans sa « manière ». Au fond le seul « phénomène » qu'est Picasso, c'est banal, c'est son énorme notoriété, un simple effet d'échelle. Il est du même ordre de figure que Disney ou Coca-

Cola – rien à voir avec la peinture, sinon que tout s'achève, comme elle, dans ces formes indifférenciées de la reconnaissance de marque (voir « Le Quéâtre des marques ») qui confondent tout sous des signes.

Les portraits du Fayoum montrèrent tout, tout de suite, du destin de la peinture, avant même que cette idée, « l'art », vienne la jeter dans sa corruption au fil du temps qui a raison de toute chose à sa mesure. L'infect corrupteur final, l'initiateur surdimensionné du dernier rabougrissement pictural n'a que ce mérite : renvoyer la peinture à sa première venue comme ce dont rien ne devait suppurer que cette sanie.

Encore est-ce donner grand poids à Pabo - lors que c'est le poids de son retentissement public, et non de son oeuvre comme nous

le disions, qui ouvre à cette vue. Le pique-assiette, comme l'appelaient, envieux, tous ceux qui briguaient la place dans la vitrine que l'Espingouin n'avait pas conquise pour la céder facilement (sa ténacité de borne kilométrique indéradicable étant son vrai talent), n'a pas manqué de laisser, comme les parasites, une forte descendance derrière lui. Féconder de la femelle en série faisait partie du programme de la fougue en question, décrite comme un summum de puissance là où seule de la bestialité s'illustrait. On voit à qui cela s'adressa.

Ses héritiers ont monté une véritable petite épicerie de famille réfugiée en Belgique pour échapper à la voracité de l'impôt français. La production industrielle de l'aïeul trouve à y fructifier de plus belle dans les doigts de ceux qui ont de qui tenir. En somme, rien n'aura été plus culturel, plus cultuel dans la gamelle que le Pabo, reine du bal perdu. Il symbolise à juste titre l'artiste moderne dans toute l'étendue de sa splendeur présumée, Que cela ne soit qu'un épisode du gangstérisme ancestral, banal, et de sa sensiblerie passant pour du sentiment, n'a fort heureusement rien à voir avec la création. Seule l'amplification aura fait passer ce pet de fourmi pour l'odyssée de l'espèce. ●

À PEU D'EXEMPLAIRES

Par Michel Comte

L'amplication demeure au cœur du phénomène de la modernité si dépendant de la technique, démultiplicatrice par excellence. Le micro, la chaîne de fabrication, la reproduction en nombre de la presse sont à l'origine du mirage des effets de grandeur principalement engendrés par les moteurs et l'électricité. Tout ce qui y est important doit être énorme, tonitruant, et doit s'appuyer sur le minuscule et le faible, l'insignifiant, seuls éléments qui se laissent correctement amplifier.

Il faut chuchoter dans un micro pour obtenir, des amplificateurs et de la restitution des haut-parleurs, le meilleur. La modernité est l'époque que des râles agonisants portés à l'ampleur d'une clameur prométhéenne par le truchement d'un vumètre.

Elle donne ses chances au plus lamentable, et seulement à lui. Mais ne sommes-nous pas justement toujours plus misérables d'être tenus sous le chantage des échelles démesurées? La démultiplication nous enfonce dans nos limites et nos incapacités comme de choses qu'il faudrait toujours pallier par des effets techniques les faisant paraître immenses dans leur petitesse, s'instituant, ou tentant de le faire, à la place de la vraie puissance dominant, elle, sans fard et qui n'a non seulement nul besoin de ces prestiges, mais qui les dédaigne comme la démonstration d'une faiblesse désespérée. La tempête n'a rien à exagérer, elle est la tempête.

C'est bien le règne de la débilité, d'une vue bourrelée de culpabilité et de mauvaise conscience, focalisée sur sa misère et ne

sachant pas faire autrement que de l'afficher, de la claironner avec le plus d'audace possible pour tenter de la dissimuler en son contraire. C'est l'empire des personnages les plus insignifiants, en mesure de faire modèle pour un regard public qui cherche à combler l'espace entre la folle pré-emption de ses ambitions et la vérité mal vécue de ses pauvres limites. Le temps de la décrépitude s'illustrant comme l'apothéose elle-même. Seulement cet apogée censé être grandiose, confondant vrai pouvoir de l'éclair et flash électrique, ne reconduit que les mêmes impasses gagnant alors, plutôt que de la considération pour leurs prétentions, la visibilité toujours accrue des échecs et des dévoiements toujours et encore enveloppés avec tendresse dans les idées d'« humanité », de gentillesse. L'homme serait cette fragilité touchante tapie derrière ses rodomontades éternelles.

Or il n'en est rien. La force de l'homme se laisse voir partout où on la laisse s'exprimer tranquillement, c'est-à-dire en dehors des champs du média.

Il est des forces qui ne savent pas se modérer pour bien « passer ».

Mon prof de philo, au lycée, m'avait bien prévenu : « Comte, vous ne passerez pas la rampe », tout en essayant de me faire ingurgiter la philosophie de Kant. Formule énigmatique qui, aujourd'hui que je le lis un peu le philosophe, pour moi s'éclaire. Je n'ai jamais passé la rampe et ne la passerai jamais parce que je l'explose. Je n'ai jamais su m'atténuer pour me glisser dans les tuyaux de l'amplification. Il faut m'entendre en direct. Je ne peux me faire entendre qu'à petite dose et qu'à condition de me reproduire qu'à peu d'exemplaires. Mais cette circonstance remoralise le média

LITTÉRATURE & « CHEF »

Pourquoi toute une époque, et cela continue, a-t-elle idolâtré la personne et l'oeuvre de Victor Hugo, comme celle de Picasso? Personne n'a osé, comme avec le badigeonneur, manquer de respect au Maître.

C'est que Hugo (que Breton puis Sartre tentèrent vainement de supplanter dans un rôle qu'il avait créé) incarnait et incarne toujours la dignité inaltérable de la Littérature Française, son caractère vénérable, en tant que chef, lui, représentant d'une hiérarchie tacite, ancestrale, comme le roi ou le pape sont les images de Dieu. C'est la littérature qui se respecte à travers l'auteur lamentable de Notre-Dame de Paris, de pièces rances et d'une poésie de sous-préfet aux champs. Le moindre des effets prenait figure d'ouragan, de prouesse olympienne, sortant de l'intelligence supposée d'un tel génie, du Jupin de la langue. En lui c'est elle qui resplendissait – ou qui essaya. On la vit moins grandiloquante.

Tout le monde en lui respecta le « chef », c'est-à-dire, non pas le pou horrible dont les photos soulignent sa nature de butor inexpugnable et congestionné, le caractère de politicien invincible et dominateur, et qui par-dessus le marché aurait dû être un subtil poète!

C'est l'après RevFra qui aura nécessité, au lendemain de la disparition de Dieu, un tel empereur des lettres et personne n'a osé braver, surtout parmi les poètes véritables dont le sort était suspendu à un tel tyran, l'autorité de celui qui pouvait les foudroyer sur place d'une implacable disparition de la Librairie.

Autant que nous le sachions. Évidemment, ceux qui ont osé n'existent plus, ni leur oeuvre. Mais on peut lire chez Bloy la description de ce type de truand de la pensée, entièrement

possédé par la position de pouvoir à gagner et à défendre, n'ayant ni le temps ni l'inspiration disponible pour modeler une oeuvre véritablement propre mais, pour se la procurer, toutes les ressources de la férocité et de la présence d'esprit qu'un vrai poète n'a jamais.

Que fait-il, l'escroc de la création, à l'heure où le porte-plume réclame? Il vole, il pille, il se fait porter mille merveilles par une cour empressée, et il choisit ce qui fera « Hugo », ou ceci, ou cela. Très vite, devant sa demande, on lui apporte directement ce qu'il désire, ne serait-ce que pour éviter le saccage et collaborer au mieux, finalement, à une oeuvre sans auteur pour n'en avouer un que trop au vu des circonstances, sa seule qualité ignorée.

Et tous les professeurs de français du second cycle de rire à nos idées, comme si l'oeuvre de V. H. n'était pas « que » du V. H., et rien que du V. H. Il faut n'avoir que la capacité à apercevoir le résultat de la création, et non à l'engendrer, pour ignorer qu'un « style » d'auteur est la chose la plus facile à former, un morceau après l'autre, et avec les choses les plus disparates qui soient, s'il le faut. C'est ainsi que les « grands styles » postiches se sont imposés. La cohérence est la chose la plus facile*. Les vrais artistes ne se répètent pas comme ça, ou tentent toujours de s'extirper d'eux-mêmes sans relâche, non pas de fournir une image ressassée de leur personnalité éternelle.

*Il n'y a pas que la médiocrité de l'inspiration qui donne libre champ à la mise en scène, en page, en lumière, en majesté des médias; il y faut un élément essentiel : l'homogénéité. Certes médiocre en lui-même, l'homogène désigne ici la convention selon tous ses aspects permettant la reconnaissance banale. Un fromage, un roman, un album musical doivent tous s'en tenir strictement à ce qui peut s'attendre de ces poncifs de l'alimentation culturelle comme de la culture alimentaire. Le défaut d'homogénéité classe vite dans la catégorie « invisible », qui ne pardonne pas. Mais en vérité ce qu'elle ne pardonne pas, c'est la damnation éternelle de qui s'y astreint, s'en contente ou s'y abandonne dangereusement. Le mal, c'est le laid, l'ordinaire,le continu. Toute oeuvre doit au contraire venir dans son homogénéité propre, qui est inattendue ou n'est pas – cela excluant l'idiote excentricité, plus bête que tout. Cette cohérence originale n'a jamais les caractères de la convention.

PLUS SIMPLE APPAREIL

Chez Lassitude, c'est le véritable artiste, le média moderne, qui s'exprime de façon expérimentale, à visage découvert. Celui-ci ne s'y contente plus de faire l'intermédiaire prétendu, le messager véhiculant l'oeuvre et la vie, l'actualité, l'information, de la manière la plus « objective », c'est à dire non interprétée, possible. Il n'est plus question de « faits purs » d'événements réels attestés et relatés sans adjonction de sel ou de sucre, « au naturel ». L'absolu dont il est question est d'un autre ordre. Ce sont les multiples fonctions artisanales du média qui viennent faire directement effet de vérité. Il ne s'agit plus de faire régner le vrai, le réel hors de toute subjectivité, mais de déployer cette subjectivité dans tout l'art fictif des représentations libérées. Le média se prouve alors vrai à sa manière, au dernier moment.

Poésie, littérature, cinéma, théâtre, musique, danse, tous ces arts

séparés catégoriquement, péremptoirement, retrouvent une forme de leur unité primitive dans le média, ce qui s'aperçoit dans le média tel que Lassitude le pratique.

Ici les pamphlets, par exemple, se conçoivent sur la maquette même, les textes s'écrivent en même temps qu'ils se mettent en page. Les films ou les albums musicaux se commentent directement dans les pages des revues que nous publions, sur le modèle de la redondance des groupes de presse soutenant les instances financières auxquelles ils appartiennent. Mais ici c'est la création libre qui joue au lieu de se simuler. L'invention mène le jeu et non pas la perspective d'un profit orchestré.

Le média ne peut pas rester indifférent à la création et se contenter de la singer ou de la relayeur. Il a dû d'abord prendre le pas sur les arts séparés en les envahissant (et ceci dès l'époque où plus

d'un patron de supermarché se mit à composer lui-même la musique des compilations que son magasin mettait en avant, plutôt que laisser un quelconque requin de studio, peu innovateur de toute façon, le faire à sa place) tout en laissant supposer qu'il les « soutenait », pour finalement se mettre à cuisiner le ragoût collectif à même ses fourneaux. Puis, fatalement, la création devint pour lui une nécessité toujours plus pressante et Lassitude vient la manifester sous une forme qui laisse rêver au sujet des transformations possibles de la matière songeuse, ici, comme en tout processus à peine discernable selon la faiblesse de notre appréhension des phénomènes. Inutile sans doute de préciser à quel point cette circonstance est sans précédent, et à quelle vitesse désormais elle va devenir évidente, jusqu'à faire aisément disparaître Lassitude. La création, la révélation s'enfouissent toujours, toujours si faciles à éluder. Si de véritables études devaient s'initier, ce serait dans le sens de mieux apercevoir et respecter ces processus si discrets et pourtant si essentiels, dont dépend l'évolution du monde.C'est le média qui parle chez Lassitude, qui fait son portrait, qui se montre, s'affiche, s'éclaire, plus si grand méchant loup. Il retrouve sa dimension d'outil et d'artisanat. En effet, comme c'est lui qui se découvre, c'est sous la forme de la technique qu'il le fait. C'est la technique au sens du savoir qui ré-émerge. Tout cela s'accorde en plein avec l'addition des techniques telle que l'informatique la délivre. Après tout le média n'a rien de si extraordinaire ni d'original. Ici, en France, c'est la liberté de la fiction, de la nouvelle, du roman, le jeu hésitant entre sens et son de la poésie qui reprennent leur ascendant véritable sur les sciences exactes. La fantasmagorie est plus sérieuse que le calcul. C'est ce dernier qui est fantastique, et fou de croire accéder à l'absolument vrai.

Si le média est l'artiste, alors l'artiste en tant que personne n'existe plus. Les intervenants, autant d'instruments et d'artisans collaborant, non pas à leur

dont l'usage alors relatif et modéré le remet à une place indifférente et banale, celle qu'il prétend être la sienne quand il fait mine de s'effacer alors qu'il accapare. J'ai beaucoup joué, et dangereusement parfois, avec ces idées.

On sait trop qu'avec une photo, un micro, une caméra, on fait tout ce que l'on veut sans doute, mais le fond de vérité se dissipe aussitôt que l'on essaye de le mettre en forme. Les moyens qui ne sont plus médium par lesquels une certaine délicatesse produit une juste et mesurée, inéluctable représentation ne sont pas à remettre en cause. Les choses viennent vite, tout de suite, exactes. Tout vrai créateur sait cela. Vouloir les transfigurer, changer leur nature et leur stature conduit à la falsification et à la laideur.

Ainsi toute l'Allemagne croyait écouter Hitler, et n'entendait qu'un haut-parleur amplifiant et distribuant à distance une simple voix humaine qui modulait des effets concertés. Ses gouvernants surent les premiers se contenir derrière les vastes pancartes des insignes et des architectures, en l'occurrence, d'un incontestable génie d'invention. Le média fut bien l'artiste inspiré dont la palette s'assortissait des personnalités des dirigeants; c'est la force étonnante de cette dictature. Ni Louis XIV avec Versailles, ni Napoléon, ses lourds meubles égyptoïdes

Un guide se présente à cet égard, Violante Claire*. Son écrire désinvolte et scrupuleux à la fois, qui repousse le lire ordinaire obstinément, sans tentative de séduction commune, mais proche du simple, peut servir de mesure à ce qui doit être recherché. Des choses riches et sûres mais difficiles à manipuler, sans clinquant. Qui attendent, depuis le cœur du rêve. Violante Claire est la chance inespérée d'une égide pour la littérature, à partir de laquelle le rapport importun avec le public, histoire d'un martyr, peut être oublié. Désormais ce qui est attendu d'une oeuvre n'a plus rien à voir avec la masse et ne concerne que très peu.

Car que faire avec Hugo aujourdhui pour espérer soutenir la grandeur de la littérature française? Jamais un auteur convenable n'aurait pu procurer le motif d'un show pour Broadway, pour la grosse avenue, qui ne désemplit pas depuis tant d'années : Les Misérables, cette horreur. La preuve pour la plèbe de la grandeur d'un auteur est la preuve, pour les élus d'une autre sorte, du contraire. Il faut faire avec V. H. ce que les Anglais faisaient avec les momies égyptiennes, de l'engrais. Utiliser Violante Claire (qui pourrait bien s'en défendre) comme référent du vrai texte, elle qui semble si facilement, pour un regard superficiel, tomber dans tous les pièges de la redite et du non-dit, c'est lui conférer sa véritable dimension, son rôle de pierre de touche. Claire se refuse à tout ce qui n'a pas la patience du regard calme, l'attente convenable. Alors cela se lit comme la chose la plus évidente du monde. C'est cela qu'il faut trouver dans les textes du passé, sous la bouffissure de harangue-saur des granzoteurs, c'est cela qu'il faut déterminer, dénicher, désincarcérer, là où ça se trouve. Partout en fait, sous des trahisons constantes et multiples, de grossiers reprints, des traductions vieillies et tant d'autres malversations rongeannt les livres avant même qu'ils pussent apparaître... On doit autoriser, encourager cette restitution. S'il faut une « tête », une enseigne à la littérature française remise dans ses droits, la figure, la stature, la droiture de Claire impose le choix se portant sur elle. Elle ne demande aucune place dans une hiérarchie de la bureaucratie écrivassière. Elle n'est pas

*voir notre article en page 4.

gloire personnelle et à sa démonstration rémunérée, mais à la corolle des cathédrales, à la pyramide des connaissances et de leur déploiement fastueux de création sans limite. Dans ce cadre, oui, les artisans peuvent exceller, briller, entrer en lice et en compétition. Mais jamais comme les artistes des salons et des musées, ces tristes chloroses qui s'achevèrent dans les usurpations du média avant que celui-ci se déclare créateur en tant que tel.

L'idole, la vedette, vers misérables bouffis hors d'échelle par le porte-voix médiatique jusqu'à séduire par leur figure populacière et maigre le public s'identifiant aisément à eux, ont vécu. C'est leur manque de caractère qui s'illustre encore dans le vieux média pour la plèbe, lesquels médias et plèbes s'enfoncent aujourd'hui irrémédiablement dans la vase qu'ils ont engendrée. Maintenant le média doit se distinguer en tant que moyen de création de la télétransmission. Figurer n'est pas transmettre par des techniques de transport et de direction. La confusion a régné entre ces deux aspects. L'amplification semblait « créer » l'information ou la vedette par l'agrandissement et la projection – elle ne faisait que démesurer, déformer les proportions pour usiner des cauchemars scintillants et vides qui fascinent encore par leur ubiquité et leur gigantisme épatants.

Il faut limiter la reproduction à une échelle qui ne doit jamais dépasser l'émission et la réception sans tomber dans les gouffres de

et ses abeilles, ne purent imposer à leur règne une telle puissance de représentation par le signe, rien qui soit comparable à ce que nous façonnons aujourd'hui nous-mêmes avec Giga et Laponéon. Sans qu'une comparaison « politique, sociale ou morale » puisse se permettre entre des choses si disparates en dehors de l'origine esthétique.

Car d'une certaine manière Giga ne dépend justement presque pas de l'amplification. Il vient dans une lumière paisible et sa puissance d'émission et de transmission, paradoxalement, n'est pas dépendante d'une diffusion surdimensionnée. Giga symbolise presque plus la puissance concernée qu'il n'en est le véhicule. Il vient certes d'elle, mais n'en a pas besoin pour se diffuser et manifester son ampleur.

Bien sûr il s'y prêterait, justement, divinement. Giga est usiné au sol près pour la forme des tuyaux de « communication » euphémisme pour le canon aux parois lisses d'une arme pointée sur la tempe de tant d'ingénus utilisateurs de téléphone. Que la cartouche soit tirée ne nous regarde pas, nous autres, dessinateurs industriels. Il y a une force de dissuasion dans Giga d'un goût moins, ou encore plus douteux que celui de cet archaïsme, la bombe atomique... Giga est essentiellement énigmatique.

censée faire le tri entre valeur éditable ou non. Ni remplacer le « patron » d'une industrie. Il ne s'agit que du bon heur de lire, de s'instruire, de se divertir entre gens de bonne compagnie, dans un espace interdit à l'inconvenance publique. D'ailleurs, sans le public, le lire ne peut plus concerner une industrie (voir Le quéâtre de l'industrie 3); on y reviendra. On peut encore se demander à titre de mémoire: comment se déterminait l'appartenance insigne au public? Il y a des gens qui défendaient le public bec et ongles, comme si l'on s'en prenait à eux-mêmes. Ils y tenaient, au public, ils en faisaient partie, et partie prenante. C'est le public qui les intéressait, et non eux-mêmes. C'était « les autres » qu'ils préféraient, groupe fantasmatique auquel ils rêvaient d'appartenir entièrement, tel qu'en fait personne ne peut appartenir à quelque chose. Ceux qui encore aujourd'hui n'en démordent pas ainsi du public sont les vrais fous, ceux qui se sont désertés eux-mêmes et considéreront toujours les isolés du troupeau comme les déments, les dangereux, les fauteurs de trouble. Comme autrefois.

Après tout, qu'est-ce qu'était V. H.? Un auteur? Non, une sorte de griffe comme on dirait dans le prêt-à-porter, une grande référence du prêt-à-lire, collection Je-suis-tout. Sans doute est-ce ce que nous prétendons faire, et même pire, avec Claire? Indéniablement, il y a un effet marque anti-marque dans la façon dont nous mettons Claire en scène. Elle recule encore plus dans l'ombre, quand nous tentons de l'amener en pleine lumière. Nous l'occultons davantage. C'est l'édition Lassitude, l'obscurissement du voile. Le jeu est de la poursuivre dans son retrait, si on l'ose, et encore et toujours plus. C'est l'anti-séduction, la plus haute séduction à qui sait désirer le plus hautement désirable. Mais pourquoi la traquer jusqu'à son repaire? Des brigands ne nous y attendent-ils pas? Ne va-t-on pas se retrouver dans je ne sais quel sentier de montagne battu de tous les vents, menacé de ravins vertigineux et sinistres comme de plaines arides, grises et sauvages? Oui, et ce sera délicieux.

La vieille édition française s'enfonce dans une brume poussiéreuse et désenchantée, qu'il est laborieux et presque inutile de fouailler. Et pourtant, bien du travail nous y attend.

la surdémultiplication où l'homme ne sait plus rien de lui-même ni du monde, sous la proie d'un toxique. Télétransmission, retransmission, malgré le pathos et la mythomanie qui les entourent, n'agissent en rien sur l'expression. Que je parle à mon voisin immédiat ou à quelq'un, au travers d'un tuyau, qui est de l'autre côté de la planète ne change rien quant au mode d'échange et de représentation partagé, sinon de manière négative, puisque par la télétransmission il y a dégradation du lien, intrusion d'intermédiaires qui s'entremettent dans la translation; possibilités de brouillage, d'espionnage, de captation de données, etc. Le différé de la télétransmission est une attaque opérée contre l'homme et au détriment des moyens dont il dispose pour maîtriser son environnement; c'est connu et suscite, ici comme ailleurs une fois encore, tout un appareillage compensatoire qui, censé pallier cette violence, sert surtout à la valider; tout comme les discours (qui sont action) contre la pollution et en faveur d'une coercion sociale valideent, consolident et justifient ce contre quoi ces actes prétendent s'élever. La télétransmission ne présente aucun intérêt sinon en terme de destruction et de traitement accélérés des débris humains ainsi collectés et usinés à l'intention de personne et pour rien. Contre cette fêlure majeure dans la destinée occidentale, le média offre un autre visage, nullement compensatoire, celui d'un sourire, ici, pour toi.

L'OMBRE CLAIRE

C'est à la mesure d'une ombre modeste, légère, transparente mais précise et opiniâtre, que l'écrire va se mettre à luire d'une lumière tout autre. Un horizon, une perspective, qui pourra d'ailleurs se permettre d'oublier son initiatrice sans froisser personne. Une fois de plus mais, cette fois-ci, sans acrimonie. La sublimation de la parole clairienne a comme conséquence une imprégnation invisible et irréversible – le trait qui va droit de son cœur au cœur des autres et qui fauche la violence des codes. Sa parole se volatilise comme les substances déjà présentes dans le corps et dont le passage dans icelui sous une autre dose, ou sous une forme altérée, ne laisse pas de traces décelables. Le crime parfait. Claire s'évante, s'en évante aussi; quant à la fiction elle s'évante, elle, comme un secret, une confidence, une conspiration impossible à éluder.

L'amplification factice qui s'opère sur Violante Claire chez Lassitude laisse songeur quant à l'impact possible, la détonation finale qu'une chose aussi réservée pourrait produire à plein volume dans les tuyaux de la démultiplication où le plus petit engendre le plus grand. Cette menace peut faire comprendre cette venue de l'être à plein régime comme pouvant être létale. Parce qu'il faut bien se représenter que le réseau de diffusion actuel est un dispositif tendant à l'auto-extinction, une plateforme de suicide collectif n'attendant qu'une mise à feu bientôt aussi simple que la pression accidentelle sur un bouton sur lequel, par mégarde, quelque part, une bimbo évaporée s'assiera pour faire ses ongles ou sur lequel un enfant appuiera comme les enfants appuient sur tout sans savoir à quoi le monde tient par ses fils. C'est cette déflagration éruptive finale, schopenhaurienne, wagnériste que nous nous employons à différer autant que possible, à ajourner peut-être infiniment... ou à précipiter. Claire est nettement cette menace... et à la fois la protection contre ce qui menace; très loin du sécural. Violante Claire est l'image de l'anéantissement, elle ne l'est pas.

À tout cela Claire répond qu'elle est surestimée. Elle, ne veut qu'un lecteur ou deux, du moment qu'elle est lue par qui recevra ses livres avec un peu de correction. Elle est concernée par la discipline. Que les choses soient portées par une tenue, des critères permettant de juger avec quelque exactitude. Pas de laisser-aller et de n'importe quoi. Pas de quête éperdue d'une jeunesse perdue, parce que la jeunesse lui est, plus qu'éternelle, instantanée.

Tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit, tout ce qui se pense sur elle s'évapore. Son dire lui-même se sublime et imprègne l'atmosphère d'un parfum que la conscience élude mais dont elle ne peut plus « faire abstraction ».

Elle n'en sait plus rien elle-même, c'est le plus sûr, dédaigne la fixation des phrases une fois exécutée et encore plus la vulgarité de l'impression sur le papier. Le texte électronique lui va bien. Elle, comme elle se nomme elle-même dans les histoires, ne tient que du bout des lèvres à la parole, elle est presque entièrement exprimée par le silence.

Elle n'est donc pas du tout faite pour les tuyaux mous de la « communication », laquelle ne sait réverbérer que la terreur dans un écho mathématique, brutal et vide, un vide contagieux et néantifiant dont il faut se défier souverainement. Elle préfère le calme très perturbé des formules éliminatoires d'un monde gorgé de sa vacuité. Finalement le média ne trouvera rien que lui-même, piège mortel, à amplifier chez Claire. Tout s'échappera toujours avant de pouvoir se fixer sur ce genre de support et dans de tels « rapports ». Violante Claire est le prototype d'un monde démédiatisé, sans l'entremise insolente de la médiation opportune, remagnétisée.

Aberration... Albert Ration ou abbé Ration ?

Albert Ration : Non, la grosse presse ne passera pas par l'étroite voie qui mène à la poésie déchaînée. Elle y laisserait sa raison d'être, son bon gros public. Elle devra continuer à raconter ses mauvaises blagues où l'entre-soi des menteurs doit être préservé en tout premier lieu et quoi qu'il advienne. Chacun ses prérogatives. Les camps se marquent. Adieu les pygmées de la communication et leurs semblables qui font régner leurs grandes ombres postiches.

La parole ne leur appartient plus. Ce n'est pas nous qui la leur retirons; ils ne savent plus la prendre. Ils bégaient, sont aphones, ils ont une extinction de voix à force de tourner 777 fois la langue dans leur bouche avant de parler. Leur clameur habituelle ne trouve plus son amplification familière, malgré les porte-voix. Au contraire, on dirait que la démultiplication classique



Au moment où sortent coup sur coup le film tiré par les Comte de son roman à paraître *Mouvement propre*, dans lequel l'écrivain sort de l'ombre, et l'étonnant récit de science-fiction *Nuitnal* écrit, comme le Rouge mort de Frédéric Nicht, par une autre de ses émules, Finette Fullflamme, Violante Claire se déclare comme à la fois l'écrivain majeur et le plus discret de son temps. Monstre d'orgueil et d'obstination, racinée dans l'intraitable mépris de tout ce qui ne la vaut pas, incapable d'apercevoir ne serait-ce que la plus petite présence d'un public inestimable de nullité, elle ne voit que les quelques-uns qui veulent et savent, encore, peut-être, lire. Et si ce n'est personne, ce n'est pas de son ressort. Elle ne sait pas écrire autrement et n'a jamais essayé. Lorsqu'un éditeur minable s'est approché d'elle autrefois et a voulu corriger ses phrases, elle n'y a rien opposé, elle a même essayé de le faire. L'éditeur s'est sabordé lui-même et ne saura jamais que ce qu'il tentait d'infliger à Violante Claire (qui s'appelait alors Fulber Youlou) et qui ne l'atteignait guère, lui portait, à lui, la guigne dernière. On n'altère pas Claire. Essayer est une mauvaise idée. Pas pour son texte qui résiste à tout (ou s'évapore sans laisser de traces) – mais pour soi.

De Lassitude, tous les traitements l'indiffèrent. Elle est contente de tout. Pour elle, lorsqu'elle a sauvé un fichier dans la police de

caractère qu'elle préfère, il est définitif et ainsi édité. Nous ne faisons qu'une sorte de ré-édition... comme il nous plaira.

Écrivain majeur, elle seule a complètement compris, d'instinct, la portée véritable de l'auto-édition, là où les myriades d'écrivains invisibles et rampants s'éreintent « à se faire éditer », sans comprendre qu'ils veulent en vérité se faire distribuer, ce qui n'est pas à la portée de tous ceux qui n'émarge pas au budget d'une certaine famille... elle-même délaissée d'ailleurs. Ce genre de dépit n'a jamais été l'affaire de Violante Claire.

Qui lit Claire? Personne ou si peu. Et alors? C'est se priver de tout que de passer à côté de l'écrivain du siècle. Elle, s'en moque. Elle a fait sa partie convenablement, à sa mesure et comme elle a pu, et voilà. Pour le reste, qu'est-ce qu'elle y peut? Elle ne va tout de même pas aller quémander la lecture de tous ces génies qui savent tout, partout, dans tous les interstices du monde, bien mieux qu'elle, et non besoin de personne pour s'éclairer. Qui y voit la nuit comme en plein jour! D'ailleurs la sanction serait toujours, invariable : insignifiant, pas intéressant. Pas même nul, inexistant. C'est juste ce qu'elle escompte du commun illecteur : ne pas même en être aperçue. Sont-ils malins, tous, à force d'être flattés à en crever par les marchands, de se croire les arbitres du monde avec leur portemonnaie que tout le monde reluque en salivant. Ils en ont du pouvoir avec leurs petites pièces et billets! Mais, ha-ah, ils ne vont pas les lâcher comme ça, non, leurs ronds. Juste pour le bel et bon. Ils ont l'oeil! Bon, les sous ils n'en ont plus beaucoup; de moins en moins, et il préfère encore les garder, au cas où. Alors la littérature passe après bien des jambons fumés. Il faut ce qu'il faut! Et puis on en ramasse tant, des trucs écrits, sans payer et même sans avoir à lire... encore mieux!

Il y a longtemps que Violante Claire et Les presses ont grandi au-delà de ce type de visibilité que nous caricaturons à peine. Sans doute, lire Claire demande un premier effort. Très vite récompensé. Aujourd'hui c'est de fait toute la littérature qui réclame ce petit effort-là, et qui voit les rangs des lecteurs motivés se clairsemer. Tant mieux. La démocratisation de la lecture a été une époque qui aura ensemencé un terrain, mais c'est fini, maintenant il faut que la terre des hommes en prenne de la graine et qu'elle germe, et cela sera pour très peu. Les vieux livres sont l'héritage merveilleux, à découvrir. De livres apparaissant ne cherchez pas, il n'y a qu'ici.

La langue de Claire vient de plus loin qu'elle en a l'air sous ses airs ténus. *Mouvement propre* le film permet de l'entendre, cette langue, agitée par elle-même, dans sa force parlante, frappante. C'est une aimable initiation à une écoute. Cette entente va au-delà de son propre texte et propose de tout écouter ainsi. C'est un défi lancé fièrement à nos années à venir. Le relèverons-nous?

les pinceaux de
L'ART ÉTEINT
les pinceaux de l'art éteint est publié par les presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2017 - VI

9 782372 211406